

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François COPPEE

Pages à relire : La messe du Patriote

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 202-204

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# Pages à relire

## La messe du Patriote

Chaque jour, je prie pour ma pauvre et bien-aimée France, et j'espère fermement que bientôt la grande nation se relèvera, par un de ces mouvements spontanés et irrésistibles, où l'on reconnaît le geste même de la Providence. Mais combien de durs moments aurons-nous à passer d'ici-là ? Qui sait si moi, de santé bien débile et déjà vieux, je serai encore de ce monde le jour où se relèvera mon pays ? Qui sait si j'en verrai seulement poindre l'aurore ?

On peut donc me croire, quand je dis que, depuis qu'ont éclaté nos funestes discordes, je suis vraiment malheureux. Mais aujourd'hui, je ne veux pas revenir une fois de plus sur ce triste sujet. J'aurai le désir, au contraire, de me rappeler les seules heures très douces que j'ai vécues depuis deux ans, et, je le déclare tout de suite et bien haut, ce sont celles que j'aie consacrées à la prière, et surtout les instants ineffables que j'ai passés à l'église, les dimanches et les jours de fête, pendant que s'accomplissait l'antique et prodigieux drame de la Messe et que je sentais mon âme en présence de Dieu lui-même.

Ma conversion ou, plus exactement mon retour à la pratique religieuse — car, depuis assez longtemps déjà, j'étais inquiet et tourmenté à cet égard — n'a pas encore trois ans de date. Mais, depuis lors, combien de fois n'ai-je pas remercié et béni la mémoire de mes parents, qui me donnèrent une éducation chrétienne. C'est par leur mérite, sans oublier, bien entendu, la grâce divine, que j'ai pu retrouver cette foi qui parfume et ennoblit mes dernières années.

J'étais encore incrédule, quand commença pour moi l'arrière-saison, et je sais combien elle est mélancolique. Elle doit devenir chaque jour plus sombre vieillard sans croyance, qui s'en va vers la tombe, le front bas, regardant tomber à ses pieds les feuilles flétries. Mais pour le chrétien, la mort est pleine d'espérance. Quand vient l'automne de la vie, il relève courageusement la tête ; car, à travers les branches dépouillées, il voit mieux le ciel.

C'est aussi la foi qui m'a commandé de me lancer dans la lutte, en ces heures de péril national ; c'est elle qui me permet aujourd'hui, après une existence où je ne fus qu'un inutile et voluptueux poète, de finir en citoyen. Combien elle est grossière, l'erreur des incroyants qui disent avec dédain que le *fiat* du *Pater* est mortel pour l'énergie ! A coup sûr, la volonté de Dieu est la justice souveraine, et nous devons accepter toutes les épreuves ; car s'il nous les impose, c'est que nous les méritons. Mais il ne nous dispense pour cela d'accomplir aucun des devoirs dont il a mis le sentiment dans notre conscience.

Moins que d'autres sans doute, mais assez gravement tout de même, j'étais naguère atteint de cette coupable indifférence pour le bien public, trop fréquente, comme on sait, chez les artistes. En moi le chrétien s'est réveillé en même temps que le patriote.

La religion quoi que prétendent ses ennemis pleins de mauvaise foi, ne défend à personne d'aimer son pays, et, par ce mot, j'entends la nation qu'ont fondée les aïeux aussi bien que le coin de terre où l'on naquit.

Parmi les agitations de la vie nouvelle que je mène depuis quelque temps, je n'ai donc goûté quelque douceur que dans les heures pieuses. Plus que jamais j'admire la sage discipline de l'Eglise, qui rythme la pensée du chrétien par le retour constant de la prière ; elle revient deux fois par jour, ainsi que la marée, et couvre de son flot salubre cette plage impure et vaseuse, l'âme du pécheur. Mais la merveille du culte catholique, c'est le repos dominical, c'est la messe, c'est la halte du voyageur fatigué sous les palmes fraîches d'une oasis idéale, ce sont ces rêves de paix et d'espérance au murmure des sources vives de la foi !

J'arrive à la paroisse pour la messe basse qui suit presque immédiatement la grand-messe. Celle-ci vient à peine de finir. L'atmosphère de l'église est encore émue de l'harmonieux tonnerre des grandes orgues ; j'y vois flotter et j'y respire les dernières vapeurs de l'encens. Si beaux que soient les chants de la liturgie, ils gênent chez moi le recueillement. J'ai besoin de silence pour prier.

A genoux, donc, pauvre pénitent ! Ferme les yeux, cache ton visage dans tes mains et reste immobile. Oublie, s'il se peut, que ton corps existe, ton misérable corps qui a tant péché ! Souviens-toi que tu es ici, d'abord pour demander pardon de ta longue vie passée loin de Dieu, et de tant d'impureté, d'égoïsme et d'orgueil ! Frappe-toi la poitrine, et, avec l'officiant qui vient de monter à l'autel, dis en toute sincérité le *Misereatur* et *Indulgentiam*.

Quelle force, quelle solide bâton pour la route que cet examen de tous ses actes, de toutes ses paroles, de toutes ses pensées, auquel se livre sans cesse le chrétien ! Mais cette enquête sur lui-même, combien elle devient plus scrupuleuse et plus sévère, quand il la fait pendant l'auguste sacrifice, dans l'attente du miracle, alors que tremble, entre les doigts du prêtre, cette hostie fragile qui sera tout à l'heure le corps réel et présent de Jésus-Christ !

Ici l'indulgence de l'homme pour lui-même n'est plus permise ; les lâchetés les capitulations de la conscience sont impossibles. Dieu est là ; son regard pénètre jusqu'aux plus secrets mystères de l'âme. Qui donc oserait mentir devant lui ?.

Rien n'atténue mes torts. Je les avoue humblement et les sou mets au tribunal de votre miséricorde. Mais je le fais avec confiance ; car vous le savez, ô Père tout-puissant, c'est une impulsion filiale qui m'a jeté dans cette mêlée, et je n'ai pu voir de sang-froid meurtrir devant mes yeux la pauvre France, ma patrie et ma mère !

O mon Dieu, c'est pour elle maintenant que je vous prie ! Non, c'est impossible, vous n'abandonnerez pas ce noble pays, qui a tant fait jadis pour votre gloire, qui a mérité d'être appelé votre soldat, et dont, aujourd'hui, toutes les églises et toutes les cathédrales tendent vers le ciel leurs flèches comme des bras suppliants ! Oubliez, oubliez, dans votre clémence infinie, qu'elle a trop longtemps subi ces maîtres impies qui persécutent vos prêtres, chassent vos servantes du lit des mourants et efface votre saint nom du livre de l'écolier. Car elle est lasse, à présent, de leur tyrannie ; vous la voyez frémir sous le joug des secrétaires athées, et elle comprend enfin que ces hommes de destruction et de néant, frappés d'on ne sait quelle folie furieuse,

veulent briser son épée — l'épée de saint Louis et des Croisades ! et jettent ses étendards dans la boue où bientôt peut-être ils seront foulés par la botte d'un conquérant.

Mon Dieu, ayez pitié de la France, de votre France, vous qui, pour son salut, avez suscité Geneviève et armé Jeanne d'Arc du glaive d'un de vos archanges ! Sauvez-la en cette heure douloureuse, où ses malheurs l'éclairent sur ses fautes, où elle rêve de les réparer, où l'on sent palpiter en elle une renaissance de la foi et où un grand nombre de ses fils repentants — dont je suis l'un des plus humbles — détruisent, à force de s'y agenouiller, l'herbe des solitudes qui poussait au pied de la Croix abandonnée !

... Mais une sonnette vient de retentir. Le prêtre va consacrer l'hostie. J'interromps mon oraison patriotique. Je ne veux plus penser à présent qu'à la tragédie du Calvaire... Je ne veux plus que souffrir, autant que possible, avec le divin Crucifié et le supplier de m'admettre un jour auprès de lui dans l'éternelle lumière. Car même toi, chère et douce France, tu n'es pour le chrétien, qu'un lieu d'exil, dans lequel il attend le Paradis, la patrie suprême, la patrie universelle !

Et quand l'office est terminé et qu'après une dernière prière pour mes morts chéris et pour tous ceux que j'aime, je sors de l'église et descends les marches du parvis, je remercie encore une fois le Dieu de bonté, qui m'accorde la grâce d'achever ma vie en bon chrétien et en bon Français, de mêler sans cesse ces deux sentiments dans mon cœur et de regarder le Ciel à travers les glorieuses déchirures du drapeau.

François COPPÉE  
de l'Académie française.